



ÇA BARDE !

Conseil extraordinaire... ou le conseil épurateur des conflits

LA CLASSE ET SON ENVIRONNEMENT

Nous sommes une classe de perfectionnement de 15 élèves (4 de 12 ans, 5 de 11 ans, 1 de 9 ans, 4 de 8 ans, 1 de 7 ans), dans un bourg de 3 000 habitants, aux limites de la Picardie et de l'Île de France. Il paraît inutile de dire que nous travaillons «sur mesure» (classes de niveau, travail individualisé, etc.). Ubu qui ne s'embarrasse pas de complications, aurait vite fait de s'adresser à l'élève moyen... Il aurait ici dix ans... et il n'existe pas ! Dans notre école de cinq classes, nous sommes les seuls à travailler en pédagogie Freinet.

Il règne dans cette région une microculture mi-française, mi-picarde que vous retrouverez dans la retranscription de l'enregistrement du conseil : on se traite de «t'chiot con» (p'tit con), les petits sont les «t'chiots» ou les «tit'chiots», on ne fait pas semblant, on fait «exprès», on se tamponne dans «ch'mur» (ce mur), on n'aime pas jouer avec «c'ti-là» (raccourci de cestui-là, formule du XVII^e siècle au moins), on va pêcher au «létang», on se débarbouille avec «eune loque» (mais «eune» autre loque sert à laver par terre : «l'loque à loqueter» ou «loque à pavé»), on a une dispense de prépositions et de pronoms relatifs... et la grosse insulte (dont on vient se plaindre à «ch'maît» en déclarant : «M'sieur ils me traïtent») est «moitié de fou», traduction littérale du picard : «mitan de feu».

DOUCE FRANCE !

Après la Révolution de 1789, qui a dépossédé l'Evêque-Comte de Beauvais de son château et de ses terres, le pays a été dominé par les grands propriétaires terriens, et les exploitants de la tourbe puis par une sucrerie et tous ont refusé l'installation d'usines importantes.

La plupart des enfants de la classe sont «nés-natifs» d'ici. Dans leurs familles ils ne détonnent pas. Les mamans sont quelque peu dépassées par les événements et la progéniture (si on

invitait tous les frères et sœurs on serait 97 !). Elles s'en tirent en hurlant. Et les papas souvent en buvant : le bourg offre à ses 3 000 habitants 12 bistrotts florissants !

Il y a 13 classes élémentaires, 5 classes de maternelle et un groupe d'aide psycho-pédagogique... La culture de l'École, on s'en doute, est tout à fait étrangère à certains enfants (et à pas mal d'adultes !) et la réciproque est vraie ! La classe de perfectionnement est doré toujours pleine.

Un groupe d'H.L.M. a été construit, sous forme de logements individuels accolés, formant des rues. La promiscuité est grande, et le chômage aidant, il y a des bagarres somptueuses qui ont valu au quartier le nom de Chicago. Les querelles démarrent d'une peccadille de gamins, une bousculade sur le chemin de l'école, une insulte du genre : «Ta mère est une putain...» Et les familles les plus compromises dans ces échauffourées sont celles des élèves de la classe. La maman de l'un d'entre eux, par exemple, a été traînée et déshabillée en pleine rue par les parents de son voisin de table ! Inutile de dire que l'ambiance de la classe est assez souvent tendue, si ce n'est explosive !

POURQUOI DES «CONSEILS EXTRAORDINAIRES» ?

Les lieux de parole ne manquent pas. Ne parlons pas des lieux d'expression («Quoi de neuf ?» du matin, présentation et choix des textes libres, débats). Ni même des moments d'organisation : chaque matin, organisation de la journée, chaque soir (en début d'année), bilan. Mais signalons que, programmé à des moments précis et connus (deux fois par semaine en février), le conseil de coopérative accueille les doléances, les critiques, les propositions et y répond par des décisions communes. Ici chacun peut se faire entendre. Il suffit d'attendre un peu...



Le plan de travail.

Eh bien ! Il n'est pas toujours possible d'attendre, des incidents peuvent bloquer la machine. Devant certaines urgences, rien ne va plus. Il faut parler ensemble, résoudre, décider et remettre en route. D'où ce conseil extraordinaire. Il ne s'agit pas d'un jeu, d'une fantaisie : nous nous passerions volontiers de ces incidents et de ces urgences ! Mais allez donc demander à des gosses passionnés, excités, prêts à tout casser, d'attendre sagement le conseil pour régler leurs différents. Inutile d'espérer la moindre attention, le moindre travail. Nous n'avons pas trouvé d'autre moyen que de discuter «à chaud».

Les années précédentes, ces conseils extraordinaires disparaissaient en novembre-décembre lorsque les enfants étaient à même de comprendre qu'il était aussi efficace d'inscrire la question à l'ordre du jour du prochain conseil ordinaire, autrement dit, lorsque pour eux le conseil existait.

L'AFFAIRE

Ce lundi 6 février à la récréation du matin, Freddy — le petit de la classe —, jouant avec Pascal (onze ans), s'est cogné sur la tête de celui-ci en sautant sur son dos. Il a saigné du nez, a été soigné par Mme G... la directrice, maîtresse du C.M.2. Valérie (douze ans), volant au secours de la veuve et de l'orphelin, et même de Freddy, a alors agressé Pascal et l'a giflé. Celui-ci s'est défendu en lui donnant un coup de pied. En rentrant en classe ils se sont fort énervés et Pascal demande la réunion d'un conseil extraordinaire, qui sera «le conseil de Pascal et de Valérie». Katia, la responsable de jour, est la présidente. Moi, J.-L.M. dans la retranscription, je suis dans le groupe et je prends des notes, comme lors des autres activités de la classe, en position de secrétaire en quelque sorte. Je propose qu'on enregistre pour les correspondants (après réécoute, on décidera de ne pas envoyer la bande). Tout le monde est d'accord. Le magnétophone est un outil familier. Nous enregistrons des moments de vie, des créations individuelles (textes, chants, musiques libres) ou collectives (théâtre, débats, exposés). Pascal, qui a demandé la réunion du conseil,

est le responsable du magnétophone : c'est lui qui passe le micro (muni d'une rallonge de 10 mètres) à qui lui fait signe de la main. Katia lui signale, si besoin est, ceux qui ont demandé la parole et qu'il n'a pas vus. Nous voici donc installés en rond, Pascal étant au centre.

LES INTERVENANTS

Il y a 5 absents aujourd'hui : nous ne sommes donc que 10.

Pascal, 11 ans. — Deuxième (premier garçon) d'une famille de sept enfants. Un des grands de la classe. Joue souvent avec des plus petits que lui... et ceux-ci font souvent alors des chutes malencontreuses ou sont bousculés. Pascal se défend alors : «C'est pas ma faute, il...» Quand ça marche en classe et qu'il progresse en lecture, il ne vient plus... pour des raisons «valables» : vomissements, grippe, maux de tête... Quand il vient (c'est le champion de l'absentéisme : 59 demi-journées dans l'année !), il n'est pas pressé de rentrer chez lui. Un soir d'hiver, sa mère est venue me trouver à vingt heures en me demandant si je n'avais pas vu Pascal. Elle ajoute : «Il sait pas lire, il est comme son père !» D'ordinaire elle me disait ça devant son fils. Il a eu un flirt avec Valérie.

Valérie, 12 ans. — «Minette». Aînée des enfants vivant avec ses parents (les deux plus vieux ont été élevés par les grands-parents maternels, qui ont gardé aussi Valérie avant le mariage de ses parents et qui voulaient qu'elle porte leur patronyme). Se mêlant très souvent des affaires des autres. Mettant la zizanie à l'intérieur même de sa famille : elle fait du chantage auprès de sa mère : «Si tu me donnes pas cinq francs, je dirai à papa que tu as cassé une assiette...» Et la mère paie ! Attisant les querelles quand le père rentre fortement alcoolisé. Volontiers maternante avec les plus petits. A eu un flirt avec Pascal.

Freddy, 6 ans. — Le plus petit de la classe. Un vrai raz-de-marée ! N'a pas pu rester à la maternelle où il était maintenu. L'objet de la surveillance constante des «grands» pour qu'il ne perturbe pas trop la classe et le matériel. Le seul à ne pas pouvoir aller faire pipi tout seul : il faut traverser une rue, ne pas sauter sur les voitures, ne pas dégonfler les vélos ! Plein d'humour et de fantaisie ! Mais fort agité depuis que son père est chômeur.

Didi, 11 ans. — Le grand copain de jeu et de fredaines de Pascal. Ses jeux tournant souvent à l'aigre : «C'est pas de ma faute, il m'a... et j'ai été obligé de me mettre en colère !» A des problèmes d'audition, son langage s'en ressent, vous n'allez pas tarder à vous en apercevoir !

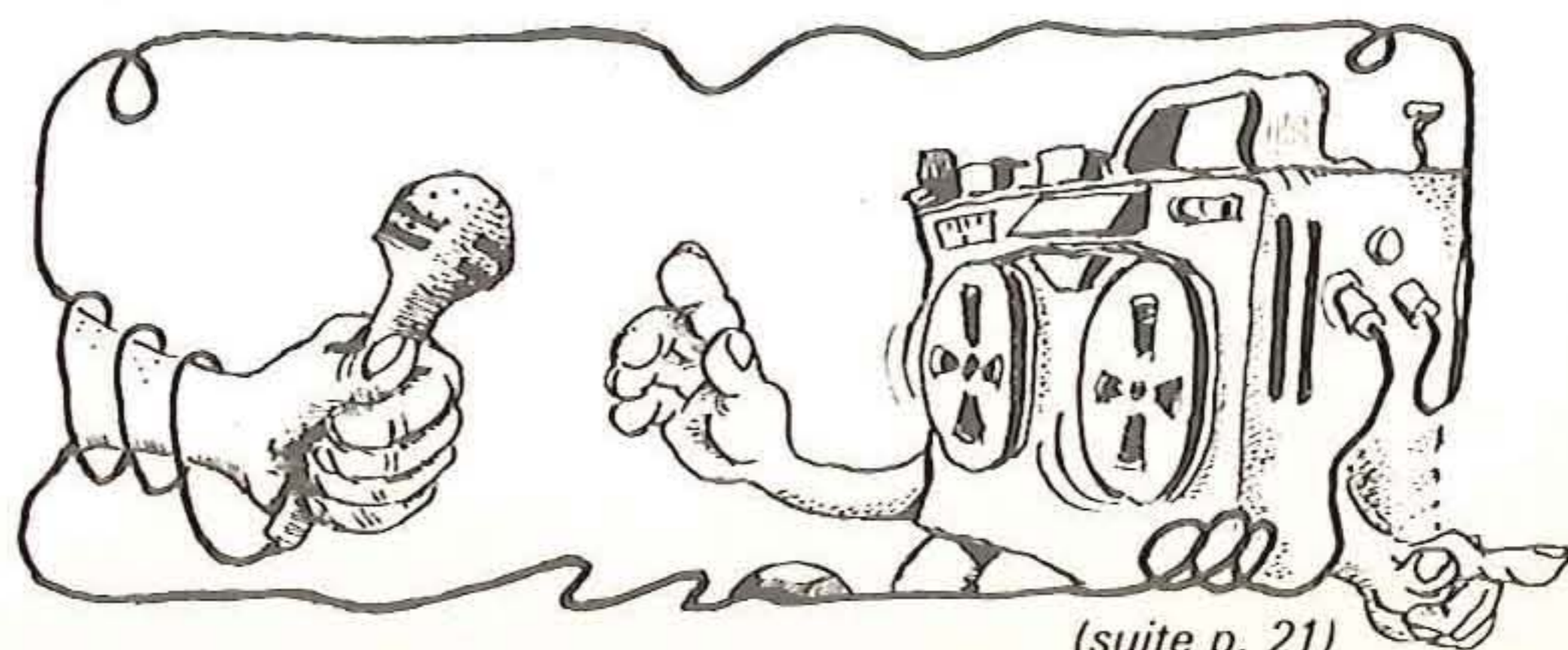
Katia, 11 ans. — La présidente.

Christine, 11 ans. — Eléments modérateurs quand elles ne sont pas mêlées aux conflits... mais souvent mêlées, de par leurs familles, aux conflits extérieurs, qui attisent les conflits intérieurs !

Sylvie, 11 ans. — Pondérée, calme en apparence, stabilisatrice dans la classe.

Pierre, 8 ans. — Un petit. A beaucoup de difficulté à se centrer sur un sujet. A été placé chez ses grands-parents par décision du juge... Ceux-ci se plaignent de lui : «Il est dur !» et souhaitent le mettre «en pension».

J.-L.M., 38 ans. — Dix-huit ans de «carrière», dont quinze de pédagogie Freinet, neuf ans de classe de perfectionnement ou d'enseignement «spécial». Dans le bourg depuis huit ans. Pensant que les enfants de classe de perfectionnement (comme les autres !) ne s'en sortiraient que grâce à leurs initiatives et à leurs capacités à travailler dans un collectif. Plaçant pour ça le conseil de coopérative au centre de la vie de sa classe.



(suite p. 21)

**Retranscription intégrale
de la bande magnétique de ce conseil
(accrochez-vous !)**

Katia (la responsable du jour, présidente). — Un conseil de Pascal ! Pascal demande la parole.

Pascal. — Hum bon ! Freddy... j'sors de la classe pour aller en récré, Freddy dit : «Viens, on va jouer à la guerre !» On commence à jouer. Moi je m'abaisse, lui il s'amène, il se cogne dans ma tête. Il saigne. Il saigne. Valérie... il a pleuré. Valérie l'a vu. Elle a été l'apporter à Madame G... (la directrice). Puis après j'étais là avec Didi. Valérie elle s'amène, elle me dit : «Ferme ta gueule t'chiot con !» Puis Valérie elle m'a donné une claque. Après je lui ai donné un coup de pied vers chez Madame G. Puis c'est tout !

Katia (comme d'habitude dans les conflits «musclés»). — Qui qu'a été témoin ?

Pascal. — Didi !

Katia. — Didi vas-y !

Didi. — Quand Valérie est venue, Pascal m'a dit : «Regarde : Valérie elle arrête pas de m'embêter !» J'ai dit : «T'as qu'à te débrouiller !» Puis après j'ai vu Valérie donner une baffe à Pascal. Puis après j'ai vu Pascal courir vers Valérie. Pascal il l'a coincée vers Madame G... Il lui a foutu un coup de pied. Après j'ai dit : «Pourquoi qu'a t'embête ?» I m'a dit : «Parce que tout le monde dit que j'ai fait tomber Freddy sur le mur !» J'ai dit : «Ça m'étonnerait bien parce que je t'ai vu !» Après j'ai dit à Pascal que c'est pas toi qui avais fait ça. (C'est du style direct indirect ! Traduisez : «C'est pas toi qui as fait ça !») Pascal il a dit : «Si !» (Ça doit vouloir dire que Pascal a admis avoir donné un coup de pied à Valérie ; dans le récit la blessure de Freddy et la bagarre Valérie-Pascal se mêlant !) Mais Pascal il a dit à moi que tu avais pas fait exprès. (Là, on revient à la blessure de Freddy à nouveau dans le style indirect. Ça veut dire : «Pascal m'a dit qu'il ne l'avait pas fait exprès. Quand je vous disais tout à l'heure que Didi avait des problèmes de langage !) ... Puis j'ai été demander à Valérie. Valérie elle a dit : «Non, il l'a fait cogner sur le mur !» Ça y est !

Katia. — Christine demande la parole ? Valérie !

Valérie. — Tu l'as fait exprès parce que toi tu avais monté sur Freddy. Et t'as fait ça (elle relève la tête). Et il a fait ça (elle rebaisse brutalement la tête) et puis après il s'est cogné et puis après il a saigné du nez !

Pascal. — Non, c'est Freddy qui est monté sur moi, hein Freddy ?

Freddy. — Ouais !

Valérie. — Après tu es monté sur Freddy !

Pascal. — Hein Freddy, c'est toi, tu étais monté sur mon dos ?

Freddy. — Ben... Ben oui !

Pascal. — Puis il a passé par devant et il s'est cogné son nez sur ma tête. Après il a saigné. C'est ça !

Valérie (en même temps que Pascal). — T'as pas qu'à... (Tu n'as qu'à ne pas...)

Katia (interrompant Valérie : Freddy a demandé la parole, elle non). — Freddy !

Freddy. — Après j'ai saigné des deux nez... et puis Christine, elle m'a prêté le mouchoir !

J.-L.M. (histoire de détendre un peu l'atmosphère !). — Tu as deux nez, toi ?

Christine. — Ben oui ! Deux trous de nez, là ! Il a deux trous de nez !

J.-L.M. — Mais c'est pas des nez !

Christine. — C'est deux trous !

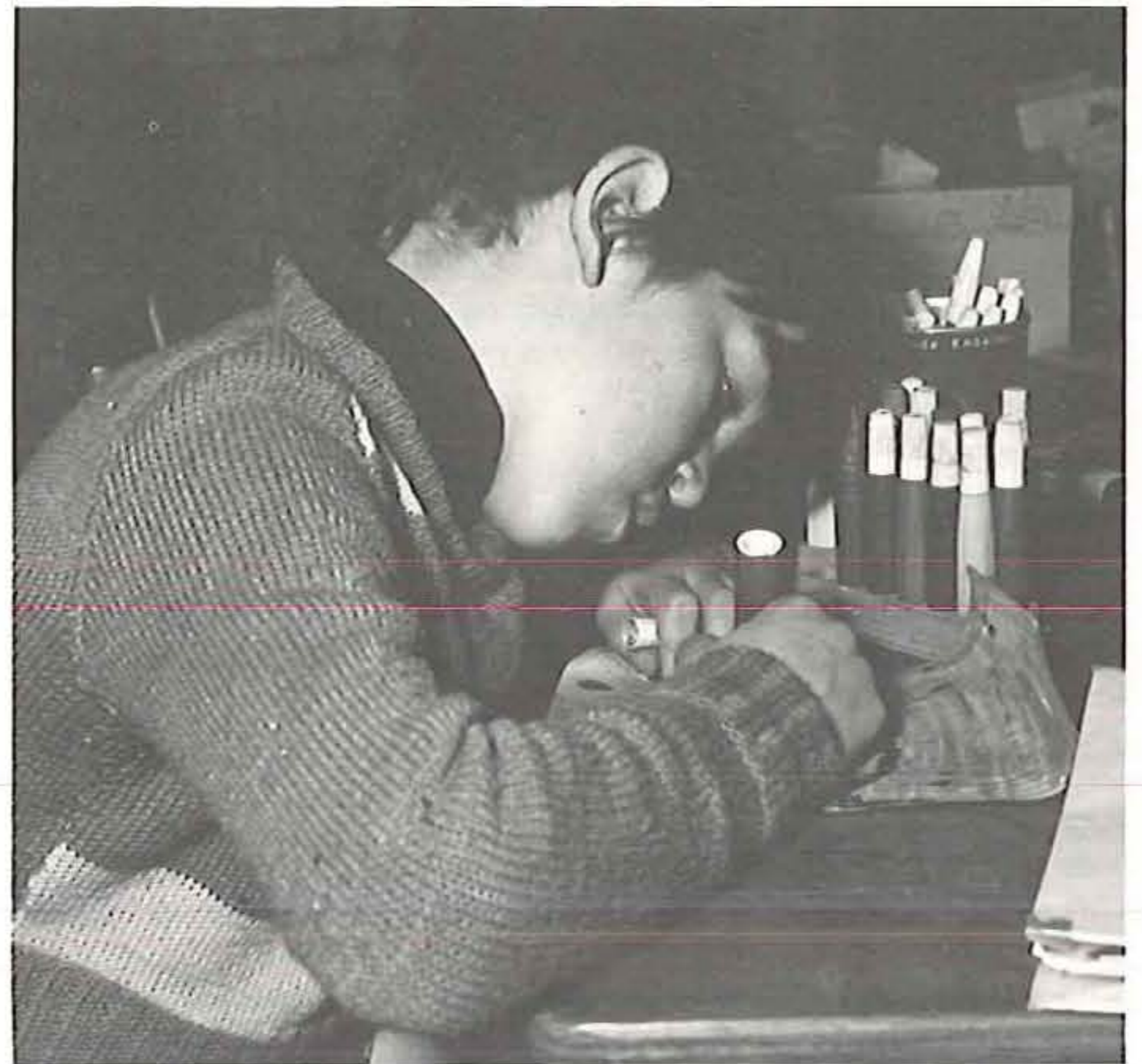
Pascal. — Deux narines.

Katia. — Ouais, deux narines !

(Moment de silence.)

Valérie (à Pascal). — Pourquoi tu tapes jamais les grands et toujours les petits ? C'est ça que je ne comprends pas ! (Décidément l'atmosphère est quelque chose d'élastique ! Elle se retend !)

Pascal. — Je l'ai même pas tapé !



Freddy.

Valérie. — Ouais mais t'es toujours à embêter les petits !

Pascal. — Ben on joue !

Freddy. — Ouais, comme l'autre jour...

Valérie (lui coupant la parole). — Ouais, on joue mais pas taper. (Elle rappelle ici une des lois de la classe.)

Sylvie. — Tu tapes toujours ! (C'est la fête de Pascal aujourd'hui !)

Pierre. — Freddy parle en même temps ! (Il rappelle la présidente à son travail !)

Katia. — Eh ! Vous parlez tous en même temps ! Moi, je me demande la parole ! (Et elle se la donne !) Même moi je vois Freddy il a personne pour jouer, alors je lui demande pour jouer, il veut pas. Après Didi et Pascal lui demandent, puis il veut bien. Alors c'est pour ça il joue toujours avec eux. Ils jouent toujours avec lui, alors c'est pour ça, il veut jamais jouer avec quelqu'un d'autre ! Il joue toujours avec eux. Il a le droit ! Il est libre !

Didi. — Eh ! Mais tout à l'heure il a pas joué avec nous ! On était en train de jouer au ski. Ça m'étonnerait bien !

Katia. — Il n'y a pas de neige dans la cour !

(Notre présidente n'est plus dans le coup ! Après avoir rappelé à l'ordre les gêneurs qui parlaient en même temps elle fait dévier le sujet !)

Pascal (croyant que Sylvie veut intervenir, lui tend le micro).

Sylvie. — J'ai rien à dire !

Pascal. — Bon, qui a encore des questions ? (C'est lui qui relance la discussion et c'est lui qui l'avait demandée...)

Valérie. — Ah oui ! Pourquoi tu joues jamais avec les élèves de Madame G. ? Tu es toujours à jouer avec les petits !

Pascal. — Et puis ? Si jamais je veux jouer avec Freddy ?

Valérie. — T'as pas à le taper !

Pascal. — On se tape pas !

Valérie. — Hum ! Hum !

Pascal. — Y'a pas de hum ! hum !

Didi. — Oui !

Pascal. — Freddy, hein que je t'ai jamais tapé !

Sylvie. — Si !

Freddy. — Si ! Même tu m'as cogné l'autre jour, là !

Valérie (trionphante). — Ah !

Pascal. — Quand on a joué...

Didi. — Tu l'avais traîné. Alors hein !

Freddy. — Oui !

Valérie. — T'as qu'à jouer tout seul à la guerre ! Tu prends pas des petits pour jouer à la guerre !

Pascal. — Mais si lui veut jouer avec nous ? Hein Didi ?

Didi. — Ben ça m'étonnerait bien ! (qu'on prenne toujours les petits). Ils nous suivent ! Ils nous suivent !

Tiens regarde tout à l'heure !

Sylvie (à Pascal). — Quand tu l'tapes, après tu lui fais des caresses !

Valérie. — Oui. Tout à l'heure quand il l'avait cogné il lui faisait : «Pleure pas ! Pleure pas !»

Pascal (indigné). — Hou !

Valérie. — Oui, tu avais fait ça !

Katia (reprenant son rôle de présidente). — Didi !

Didi. — Tout à l'heure quand Freddy nous avait suivi, pas Freddy, Pierre ! Quand il nous a suivis pour jouer, moi je lui ai dit : « On n'a pas besoin de toi, parce que tout à l'heure on va te taper ! » Après, Franck (un autre petit de la classe qui n'intervient pas dans ce conseil) il nous gênait pour jouer, il se mettait au milieu du chemin. Et puis à côté — c'était l'autre coup ça — il y avait une petite fille. Lui il me gêne au passage, je rentre dans la petite fille ! Elle a tombé par terre, même son manteau était tout sale ! Même Pascal il l'a essuyé !

Pascal. — Non.

Didi. — Oui c'était toi !

Pascal. — J'étais pas au milieu !

Katia. — Si c'était vrai !

Didi. — Même, elle est tombée dans l'eau !

Katia. — Même t'as fait ça ! Même Didi il a voulu te pousser, et puis tu as fait ça !

Didi. — Ouais, puis elle est tombée...

Christine (lui coupant la parole). — De quel conseil qu'on parle ? Celui-là, ou celui de Valérie puis Pascal ?

(Voilà Christine qui, à son tour, intervient sur l'animation, rappelant en quelque sorte Katia à l'ordre.)

Valérie. — De quoi qu'on parle ? De l'autre ou de c'ti-là à moi ?

(Après avoir fait dévier le discours, elle tient à ce qu'on revienne au sujet premier : son conflit avec Pascal à propos de Freddy... et elle s'approprie le conseil. C'est SON conseil ! J'ai dû me bagarrer longtemps contre cette personnalisation du conseil : il est le conseil de la classe, à la rigueur il peut être DEMANDÉ PAR QUELQU'UN, en aucun cas il ne peut être CELUI DE QUELQU'UN. Une formulation inexacte montre bien que ce qu'est le conseil n'est pas encore compris — ce qui n'empêche pas de faire fonctionner ce fameux conseil !)

Didi. — Ben ça va dedans aussi, parce que lui il a fait tomber quelqu'un ! Alors ça va dedans !

Katia. — A chaque fois, moi je comprends pas, parce que, chaque fois, quand par exemple Freddy i joue avec Freddy puis Pascal, ils jouent à la guerre, et puis, par exemple, à chaque fois il y a quelqu'un il (qui) les gêne, c'est un gamin, il les gêne à chaque fois, alors Didi il s'énerve, et puis il le tape. Et puis après Freddy il en fait autant. Et puis après il pleure, Freddy, c'est pour ça !

(Ce n'est pas dit très clairement mais c'est une analyse !)

Didi. — Ça y est, je me rappelle ! Quand j'étais puni (par le maître de service, notre école n'est pas encore « moderne » !) j'ai regardé de l'autre côté, Freddy il m'avait pris et il m'avait fait claquer sur ch'mur ! Après je l'ai retapé ! Hein ? Hein ?

Pascal. — C'est vrai Freddy !

Valérie. — On parle pas de ça ! On parle pas de ça ! On parle de mon conseil !

Katia. — Non, c'est le conseil de Pascal !

Pascal (lui coupant la parole). — C'est moi je (qui) l'ai demandé !

Katia (à Valérie). — Ah ?

Pascal. — Qui veut encore dire quelque chose à notre conseil ? (Entre nous, quand je parlais tout à l'heure d'appropriation !...)

Comme c'est désagréable, fatigant, monotone, ces propos d'enfants ! C'est là notre matière d'œuvre : mélange de réalité et d'imaginaire, éclats, incohérences, agressivités, ce qui est vécu et doit être dit là, au conseil. Et bien dit ! « Pourquoi dans vos conseils parle-t-on tellement de bagarres ? Est-ce la seule chose intéressante ? » Quand la remarque émane d'esthètes déçus par nos « chers petits », que répondre, sinon qu'il est bien difficile de programmer l'expression libre et de décider du contenu des conseils.

Mais ce conseil extraordinaire, centré sur l'affaire Pascal-Freddy, met en évidence certains risques : « En bien ou en mal, pourvu qu'on en parle » c'est un adage de la publicité.

A laisser s'exprimer publiquement les amateurs de bagarre, ne risque-t-on pas de valoriser les conduites agressives, de faire de la réclame, de fabriquer des héros et des martyrs ? L'expression publique culture d'une certaine hystérie col-

lective ? La parole de l'adulte, sa simple attitude peut suffire à dévaloriser les « héros ». « Les chiens mordent, les hommes parlent » (C.C.P.I., p. 438 ; voir bibliographie à la fin). Il suffit parfois de faire remarquer que le conseil extraordinaire prend la place d'autre chose, que pendant qu'on parle d'untel, on ne termine pas tel travail et que la séance de ballon devient improbable... Alors le bon public (nécessaire à la théâtralisation) se lasse : « Ils nous en... nuient ceux-là avec leurs histoires ! » Et elles ne sont pas toujours marrantes ces histoires, n'est-ce pas, lecteurs, mes frères ? Même pour des enfants !

Katia (à Valérie et Pascal). — L'autre jour vous avez serré la main et puis j'crois qu'Valérie elle a dit, même le maître il a dit à Valérie puis à Pascal : « Allez dans le couloir, allez vous discuter si vous êtes calmes ou si vous arrêtez, après vous avez rentré, puis vous avez dit : « on joue ». Après t'as dit : « On joue, après on se bat plus jamais ! » Tu vois, moi j'avais bien raison : tu te bats encore ! »

Pascal. — C'est elle. Elle avait commencé à me taper. Là !

Valérie. — Ouais ! Mais t'avais qu'à pas faire tomber Freddy ! Il t'avait rien fait !

Pascal (lui coupant la parole). — J't'ai dit, j't'ai dit... Je l'ai pas tapé !... Il était monté sur mon dos, puis il s'est cogné !... Il a basculé à l'arrière, je l'ai rattrapé, puis cloc !

Valérie (lui coupant la parole). — On l'a vu hein ! On jouait à l'élastique !

Freddy. — N'importe comment c'est vrai ! Je lui ai monté sur le dos et puis je suis cogné !

Katia. — Valérie, si c'est la bagarre de Pascal et Freddy, il faut toujours que tu mettes ton grain de sel !

(Re-analyse de Katia. Cette fois Valérie en fait les frais !)

Didi (surenchérisant). — Puis il faut toujours que tu te foutes dans les affaires des autres ! Ça c'est vrai ! Mais (même) dans le mien, l'autre jour avec Freddy, tu t'es foutu dedans !

Valérie. — Ouais ! mais j'ai le droit de défendre les petits aussi ! Ah !

Pascal. — C'est pas tes affaires ! C'est mes affaires !

Valérie. — Ouais ! Mais un petit de six ans et un gamin de douze ans, qui c'est le plus fort ? C'est toi !

Est-ce l'environnement ? La composition particulière de la classe (petits et grands, pas de « moyens ») ? La puissance de conseil n'est pas encore totalement reconnue semble-t-il. On compare le six ans avec le douze ans : « Qui c'est le plus fort ? » Le plus fort c'est celui qui parlera au conseil. Mais nous n'en sommes pas encore là. Remarquons dans la foulée que personne n'a fait encore, et ne fera, allusion aux décisions prises au conseil du 20 septembre :

— On n'a pas le droit de se battre dans la cour, ni dans la classe.

— On n'a pas le droit d'embêter les autres.

Ni non plus à la définition des attributions du conseil, énoncée le 22 septembre :

Au conseil :

— on parle de ce qu'on fait ;

— on critique les travaux terminés ;

— on règle les conflits ;

— on discute et on prend les décisions ;

— on décide ce qu'on va faire.

Revenons à nos moutons quotidiens !

Didi. — Ça sert à rien de te foutre dans les affaires, après c'est toi tu (qui) prends tout ! Alors ça sert à rien !

Pascal. — Je me laisse faire avec les petits. Mettons, Didi i me tape, je me laisserais pas faire hein !

Katia. — Eh ! Freddy et Pascal i se bat (tent !). Toi, à chaque fois, au lieu de te mêler de tes affaires, tu te mêles des autres ! Pourquoi tu te mêles des autres ?

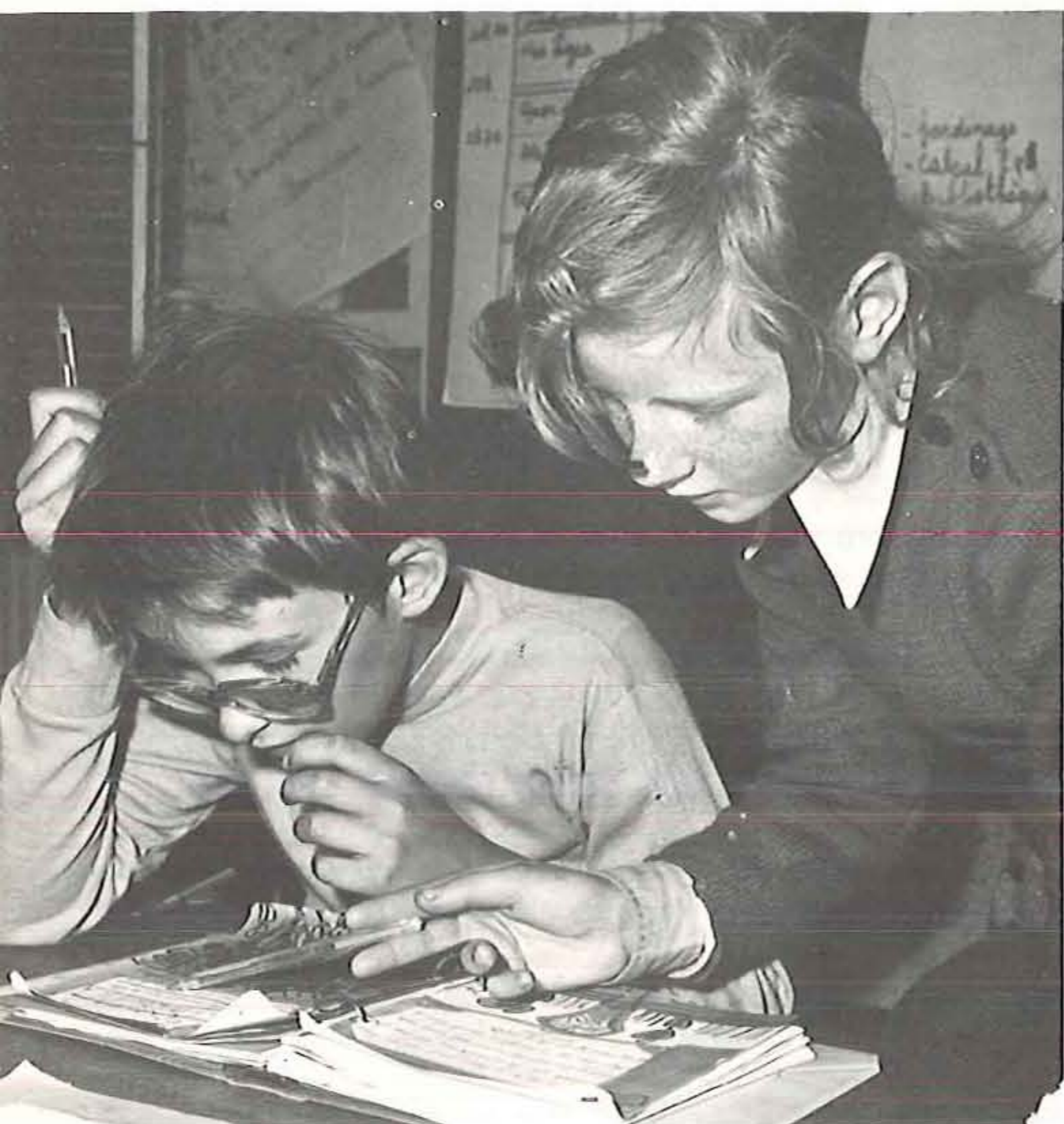
(Re v'lan sur Valérie... qui ne sait évidemment que répondre !)

Didi (resurenchérisant). — Et puis quand c'est tes affaires tu veux pas nous qu'on va avec tes affaires. Puis pourquoi toi avec Freddy, quand Freddy i veut pas, toi t'y vas quand même ? Et quand nous on dit : « Attends, on va t'aider », toi tu dis : « Non ! » Alors, hein ?

Katia (à Pascal qui demande la parole). — Pascal !

Pascal. — Eh ! qui a vu que j'ai cogné Fabrice... (Il se trompe de nom, Fabrice est un autre « petit » ; il voulait dire Freddy !) Freddy contre le mur ? (Trois mains se lèvent).

Pascal. — Un, deux, trois... Trois !



On s'aide.

Katia. — Moi j'ai vu seulement Freddy il (qui) avait monté sur le dos de Pascal, et puis même Freddy, il se lâchait les mains et puis il a tombé ! Voilà ! Puis il s'est cogné !

Didi. — Moi j'ai rien vu, je regardais de l'autre côté... (Il confirme son premier témoignage, il n'a vu que la dispute entre Pascal et Valérie.)

Valérie (changeant de tactique). — Je vous dis rien de jouer à la guerre ! Mais t'as pas qu'à (tu n'as qu'à pas) monter Freddy sur ton dos ! C'est ça !

Pascal. — J'ai tombé... Il fait exprès (semblant) de me tuer, je tombe, puis il saute sur mon dos ! Puis il s'est cogné !

Valérie. — Il doit rester comme ça, d'accord ! Mais pas de monter sur ton dos !

Pascal. — Mais c'est lui !... Il a sauté sur mon dos !

Valérie. — Regarde, on monte pas sur son dos ! Et hop ! Moi quand je jouais à la guerre je voyais son ventre, ben je le tirais !

Pascal. — Ah ! Tu le tuesais ! (Silence...) Qui a encore des questions ?

Pierre. — Je demande un conseil de l'autre jour, avec Didi et puis Freddy. Là ! Didi, il a dit qu'i m'écrase ! Tiens !

Katia. — On parle pas de trente-six conseils ! Et puis si c'est la guerre, c'est la guerre ! Hein !

Didi. — C'est trop tard, maintenant les autres conseils ! Tu l'aurais dit quand c'était le jour ! Là ! (Didi surenchérit encore sur Katia !) Puis Valérie, quand c'est la guerre, c'est la guerre ! C'est toujours comme ça la bagarre !

Valérie. — Ouais la bagarre, mais pas faire de mal aussi !

Pascal. — je t'ai dit, ça va faire au moins cinq fois que je te le dis ! je tombe, il a sauté sur mon dos, puis il s'est cogné ! Hein Freddy !

Katia. — Si Freddy il veut se faire mal, il fait qu'est-ce qu'i veut ! Hein !

(Une phrase de ce genre n'est pas relevée, mais elle est entendue par le maître. Si elle se répète, venue d'ici ou là, si elle signale un comportement habituel, elle est bien intéressante. Dans le cas de Freddy il n'en sera rien !)

J.-L.M. — Alors qu'est-ce qu'on décide ?

Katia. — Qui a encore des questions à poser sur le conseil de Pascal ? (Valérie lève la main.) Valérie !

Valérie. — Ouais ! moi je taperais pas, parce que jouer à la guerre, c'est pas tirer les cheveux, foutre des coups de poing dans le ventre et puis patata, patati, hein ?

Pascal (prenant encore ça pour lui et restant dans son sujet). — J'ai jamais donné des coups de poing dans le ventre !

Valérie (lui coupant la parole). — C'est pas ça la guerre ! La guerre c'est se traîner par terre, faire comme ça avec leurs pistolets (elle mime une mise en joue), d'accord ! Mais pas faire tomber, patati, patata, hein !

J.-L.M. — Tu veux dire que jouer à la guerre, c'est faire semblant. On ne se tape pas, mais on fait semblant de se taper ?

J'amorce une règle du jeu, en interprétant ce que dit Valérie. Ce n'est certes pas le moment de régler le jeu de la guerre, mais peut-être celui de noter qu'il y a quelque chose à faire : les tournois, la boxe, le judo, etc., ont leurs règles.

Valérie. — On fait semblant de se taper, mais pas en vrai !

Pascal (se sentant encore agressé !). — Mais je te dis : il m'avait tué exprès (il avait fait semblant de me tuer). Puis j'avais tombé, puis il avait sauté sur mon dos ! Puis là il s'est cogné sur ma tête ! Pas vrai ? oui ou non ?

Freddy. — Oui !

Katia. — Qu'est-ce qu'on décide pour le conseil de Pascal ?

Didi. — Puis de Valérie et de Freddy !

Freddy. — On se serre la main !

Christine. — Si on se serre la main, ça va encore recommencer !

Katia. — Ça c'est vrai, Christine qu'est-ce que tu dis ! Ça sert à rien de se serrer la main, parce qu'après ça recommence ! ... Silence...

Katia. — Moi je propose qu'on arrête là, parce qu'on a prévu du travail, et puis on pourra pas le faire !

Didi (décidement toujours d'accord avec Katia !). — Ça c'est vrai ! Katia t'as raison !

... Re-silence... Comment se sortir de ce pétrin ?

(Pascal croit que Katia veut intervenir. Il lui tend le micro. Elle fait signe qu'elle n'en veut pas.)

Pascal. — Si tu viens de dire quelque chose à Didi !

Katia. — Oui, il avait toussé et j'ai reçu un postillon !

Christine. — Moi je propose qu'on arrête ! Oui, mais si on s'arrête ça va recommencer, alors !

Didi. — Ça c'est vrai !

(Christine reprend la proposition de la présidente, mais «ça va recommencer». Aurions-nous simplement perdu notre temps si aucune décision n'est prise ? Ne soyons pas si pessimiste, le simple fait que le conflit (?) ait été verbalisé et socialisé change quelque chose. Ça va recommencer ? Peut-être, mais différemment ? Nous en reparlerons tout à l'heure !)

Valérie. — Pourquoi Freddy joue jamais avec les filles et toujours avec les garçons ?

(Nouvelle tactique de Valérie ? Après avoir interpellé Pascal, ceux qui jouent à la guerre, elle s'en prend à Freddy... Nouvelle façon de titiller Pascal ? ou le conseil ? De fait, elle repousse la proposition de la présidente Katia.)

Didi. — Parce qu'il a l'habitude de jouer avec des garçons !

Katia. — L'autre jour, ben il avait personne à jouer. Moi non plus j'avais personne. je jouais, je jouais... comme ça, toute seule. J'avais pris un ballon. J'ai dit à Freddy : «Tu joues ?» Puis Freddy il a dit oui, parce qu'il avait personne. Puis je l'ai monté derrière mon dos. Puis il fait rien. I joue. Hein Freddy.

(Paf ! La présidente s'est fait piéger ! Mais elle contre Valérie.)

Freddy. — Oui !

Valérie. — Pourquoi il (Freddy) s'apprend pas à sauter comme nous ? Puis après quand il ira avec Madame G... il saura bien sauter et puis tout ça !

Didi. — Il y est déjà avec Madame G., je te ferai dire !

(Nous faisons avec les élèves de Madame G... et un C.M.1 des ateliers communs le lundi après-midi, en particulier en Education Physique à la salle des sports. Freddy a fréquenté l'atelier dirigé par Madame G...)

Katia (à Sylvine). — Oui, mais à chaque fois (qu') on veut jouer à l'élastique, à chaque fois tu veux pas ! A chaque fois, quand par exemple, c'est la cousine à Sylvine, là, à chaque fois tu veux toujours être la première, mais pas les petits avant ! Alors !

Christine. — Ça c'est vrai !

(Hop ! nous voilà repartis ! La présidente et ses supporters de tout à l'heure en tête !)

Didi. — Mais c'est s'n'élastique aussi !

Valérie. — Elle fait qu'est-ce qu'elle veut avec s'n'élastique !

Pascal. — J'ai pas le temps d'arriver là (avec le micro) tu parles déjà !

(Apparition de la technique, qui impose par Pascal interposé ses exigences.)

Valérie. — Elle fait qu'est-ce qu'elle veut Sylvine !

Katia. — Qu'est-ce que tu dis toi Sylvine ? Tu dis à Sylvie (la sœur de Freddy, une grande, absente aujourd'hui) : «Eh c'est moi la première, et pis après-midi, je te donnerai 1 000 francs.» Et pis c'est même pas vrai ! (Elle ne les donne pas.)

Valérie. — Pas 1 000 francs, des bonbons !

Katia. — Des sous, même tu dis !

Sylvine. — Ah ben dis donc !

Katia. — Même l'autre jour quand j'avais un élastique, t'avais dit ça et moi j'avais dit non, parce que j'avais dit : «C'est pas vrai après !» Et t'as dit : «Si.» Même j'ai dit : «Tu joues plus.» Voilà ! (Elle reprend son interpellation de Sylvine.)

Valérie. — T'es pas de culot, toi !

Katia. — Tiens !

(J.-L.M. demande la parole ; ni Katia ni Pascal ne le voient.)

Valérie (à Pascal). — Le maître !

Pascal tend le micro.

J.-L.M. (à Katia, la présidente). — Moi je vois deux choses : premièrement tu dis que c'est fini — tu demandes que ce soit fini ; deuxièmement tu recommences une querelle ! Alors je n'comprends pas, moi ! Il faudrait savoir : ou c'est fini, et c'est fini — parce qu'on n'a pas terminé l'histoire ! On n'sait pas comment elle va se terminer cette histoire entre Pascal et Valérie — et maintenant, toi, tu recommences autre chose ! Alors il faudrait savoir ! Et Christine dit que si on n'termine pas on pourra pas faire le travail qu'on a prévu. Alors comment tu te débrouilles avec tout ça, toi ?

(Eh bien ! Je suis pris aussi par la confusion des langues, moi ! La présidente n'arrête pas le flot et nous voici repartis avec d'autres histoires : filles et garçons, élastique, bonbons, 1 000 francs. C'est finalement moi qui reprends la présidence en quelque sorte, et les arguments contradictoires, attaquant la présidente pour sauver la présidence.)

Katia. — Moi je propose qu'on en parlera à cinq heures et là (maintenant) on passe à «Lettres de nos corres(pondants) : Lecture», mieux, je me suis trompée ! Puis je propose qu'on finit ce soit !

(On a prévu de lire un texte de nos correspondants.)

J.-L.M. — On va arrêter là, comme ça alors ? Eux, ils vont continuer à se bagarrer tous les deux ?

Freddy. — C'est pas la peine de se serrer la main, ils vont recommencer !

Didi. — Quoi qu'on va faire alors ? Pour eux.

Pascal. — C'est qui il a vu Freddy il s'est cogné sur ma tête ?

Katia. — Ah ! On va pas recommencer !

Pascal. — Personne il l'a dit !

Katia. — Tout à l'heure, tu l'as dit : il y en a trois qui l'avaient vu.

Pascal. — Sur le mur !

Christine. — Valérie est-ce que tu es d'accord pour qu'on arrête ?

Valérie. — Ouais !

Katia. — Moi je propose : si tout est d'accord pour arrêter, il lève le doigt, puis je compte, puis on passe à autre chose !

Didi. — Mais ça va continuer la bagarre !

Katia. — Non ! on continuera ce soir !

Didi. — Mais tout à l'heure ça va continuer encore ! Mais ce soir, peut-être là, ça sera pas encore fini. Après le lendemain, encore le lendemain (le surlendemain !) ça va encore continuer, si c'est pas fini la bagarre. Et ce soir... si ce soir on propose pas de question pour qu'ils arrêtent de se bagarrer... Cet après-midi il vont encore se bagarrer quand on ira à la salle des sports !

Freddy. — Quand à midi on va sortir, ils vont se bagarrer dans la rue. Ça sert à rien !

Didi. — Valérie, elle a quelque chose ! Tous les soirs, quand il y a Pascal ou quelqu'un qui l'embête, elle vient le dire ici, des fois le matin. Alors ça sert à rien ! Alors si Pascal, si Valérie elle commence à l'embêter, c'est Pascal qui le dira ! Comme ça Valérie elle aura rien du tout ! Plutôt c'est Pascal qui aura rien du tout, et c'est elle qui aura tout ! Tu comprends ?

(Et vous ? moi je n'ai rien compris !)

Katia. — Moi je propose qu'on arrête, hein !

Didi. — Non, on peut pas sinon ça va continuer tout à l'heure, ni demain !

Freddy. — Il est midi !

Sylvie. — Non, il est onze heures !

J.-L.M. (à Katia). — On termine ou on n'termine pas ?

Katia. — Il faut demander à Valérie et à Pascal !

Valérie. — C'est terminé !

Pascal. — Ben pour moi aussi !

Didi. — Ben serrez-vous la main !

Commentaires de «Genèse de la coopérative»

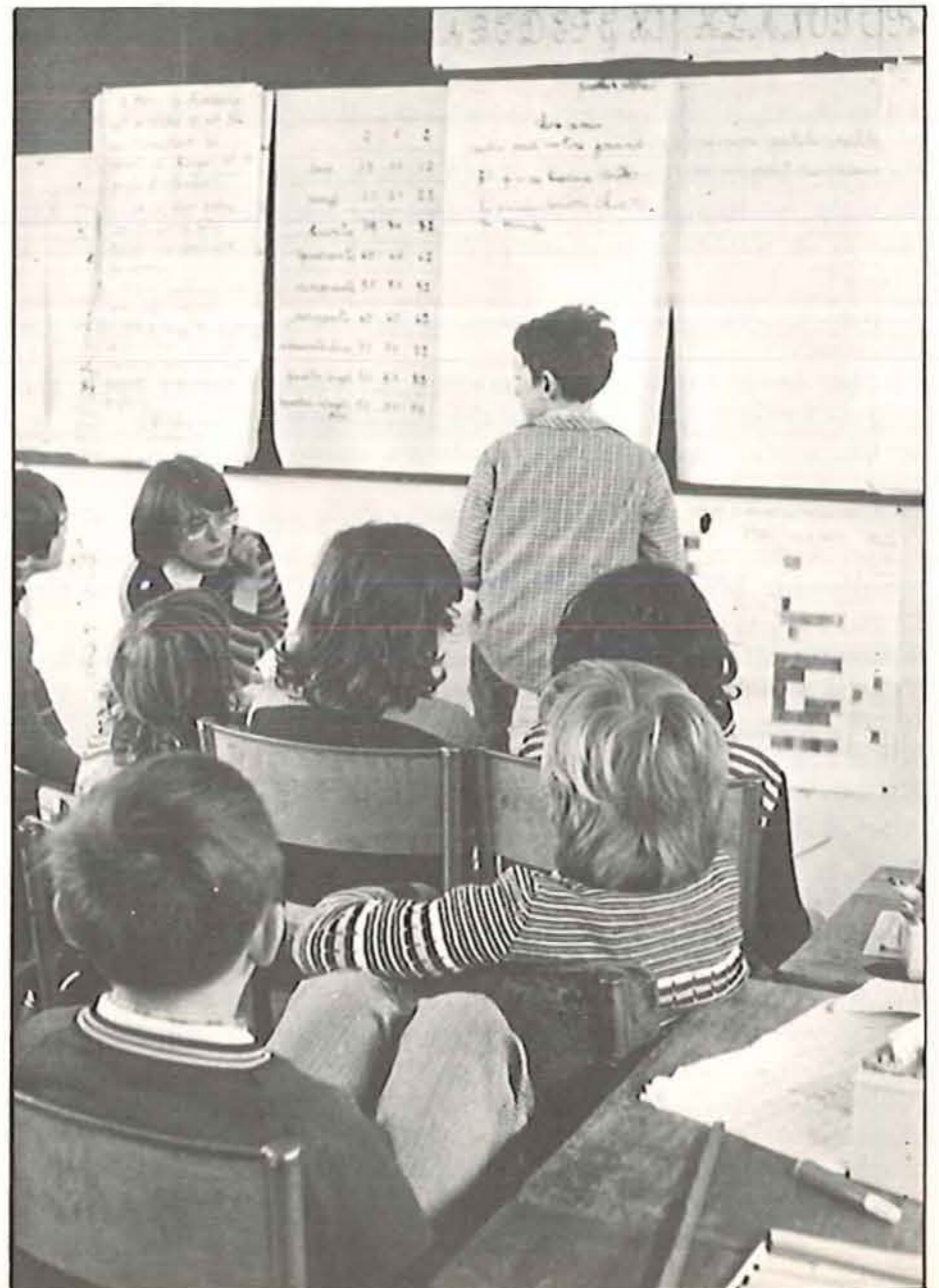
Est-ce vraiment terminé ? Les deux adversaires, sous la pression du groupe et du temps, sont calmés. On peut venir au travail prévu. Mais voyons un peu la suite :

Jusqu'au 24 février les querelles entre «grands» ont nécessité encore trois conseils «extraordinaires». Pascal est impliqué dans un (suite à un affrontement de trois garçons et trois filles), Valérie dans un autre (l'opposant à Christine). Puis les conseils «extraordinaires» ont disparu : on pouvait attendre les conseils «ordinaires». Aucun conflit entre Pascal et Valérie n'a resurgi. Ils ne sont même plus opposés lors des discussions. Par leur humour, ils ont été souvent des éléments «décongestionnants» du groupe.

Naturellement ce seul conseil n'a pas réglé le problème. Certes il a certainement contribué à sa résolution, ne serait-ce qu'en montrant au groupe qu'il permettait de se sortir de situations épineuses, et aux belligérants qu'ils gênaient les autres. Mais n'oublions pas l'action des «conseils ordinaires», des activités, de leur organisation et de leurs articulations... pour ne parler (et rapidement !) que de la classe !

Revenons au déroulement de ce joyeux moment... Il est évident que le débat était en partie ailleurs que dans l'incident raconté. Freddy a servi en quelque sorte d'alibi à l'affrontement entre Pascal et Valérie, ce qu'apparemment Katia a bien perçu. Affrontement qui, nous l'avons signalé, avait pris un temps des formes moins belliqueuses !

Lettre collective.



Ce n'est pas sans rappeler ce qui se passe dans certaines familles, et particulièrement dans les leurs ! Et aussi ce qui se passe entre les familles, où les bagarres de mêmes débouchent sur des pugilats tribu contre tribu !

Ce conseil a duré 20 minutes environ. Ce n'est pas une séance classique débouchant sur une décision... Mais quelle décision pouvions-nous prendre ?

Des choses ont pu être dites. Ce qui était dans les têtes est devenu objet d'échange. ce qui restait coincé dans l'imaginaire et qui pré-occupait chacun est passé par la parole, dans le symbolique. Il y avait une chance de «causer» et de s'entendre. Des «vérités» ont pu être dites en face, sans que personne ne soit démoli. Et puis on a pu lire tranquillement ensuite le texte de nos correspondants.

Bien sûr, la présidente ! Elle aurait pu reformuler : «Voilà ce que j'ai compris...», donner forme et clore. Elle aurait pu éviter certains glissements. Comme c'est facile, après coup, de dire...

Je ne suis guère intervenu qu'auprès d'elle, Katia. C'était elle la présidente, ce n'était pas à moi de prendre sa place ! D'autant plus que si, moi le maître, garant de la loi du groupe, je suis le premier à mettre en cause le fonctionnement institué, en suppléant la responsable, il n'y a pas cher à parier que le conseil ira à l'encontre de ce que je désire : qu'il soit souverain, et non dépendant de moi ! Ce qui ne veut pas dire que j'aurais laissé démolir Katia. J'étais là, prêt à l'aider en cas de besoin. Je ne crois pas d'ailleurs que j'aurais fait mieux qu'elle !

Mais on peut aussi essayer de voir un peu ce qui s'est passé au niveau du groupe-classe... Ce conseil extraordinaire reflète l'ordinaire de bien des conseils qui ne sortent jamais de telles querelles, s'enlisent et disparaissent, repoussés au fil de l'année par les activités plus sérieuses d'enseignement : «Les conseils de coopé, ce ne sont que des histoires de coups de pied, de cheveux tirés, etc. Quand on leur demande de s'organiser... Alors je les ai supprimés...» L'autogestion, si belle dans les contes politiques a été étranglée : ses vagissements de nouveau-né affamé étaient insupportables ! Ici, l'intérêt, c'est que cet ordinaire n'arrive qu'exceptionnellement en plus de tous les conseils réguliers. S'il y a une classe où ça arrive, c'est que ça peut exister ailleurs. Donnez à manger à ce petit ogre, vous aurez (peut-être) des matins de classe qui chantent !

Ce distillat de Chicago Village reproduit régulièrement, et pas toujours théâtralement, les comportements les plus spectaculaires de son bouillon d'origine dans ce lieu sans loi, réplique de la rue, qu'est la cour de récréation... puis s'explique calmement, sans violence physique ni verbale, à l'intérieur de la classe, en conseil de coopé. L'instituteur est présent mais intervient très peu. Qu'est-ce qui fait qu'ici on ne passe pas à l'acte ? Qu'après avoir parlé on se serre la main, sans illusion, certes, mais comme prélude à une trêve réelle qui va permettre le travail ? La présence d'un maître compétent, à l'autorité naturelle (?) qui d'un seul mouvement de sourcil dirige l'orchestre ?

Peu probable ! Le langage ne serait pas ce qu'il est. On ne fige pas les corps en laissant les langues déliées, mais chacun peut faire jouer sa langue à la place de ses poings. Le conseil est un lieu où l'on verbalise, et non un ring ! C'est sa première loi, sa raison d'être, et la raison de son efficacité. «Des vérités ont pu être dites... et surtout nous avons pu lire tranquillement.» Nous avons pu faire cohabiter Valérie et Pascal, le couple infernal, Freddy leur cher petit, objet et prétexte des scènes de ménage.

L'école, lieu de répétition de leur rôle prochain, miroir pour l'image monstrueuse de la famille bourgeoise prolétarisée !

— Ensemble on s'étripe.

— Devant les amis on se fait des scènes (vous ne connaissez pas ces couples qui s'expliquent dès que vous arrivez ?) : «Mon conseil, non le mien, notre conseil.» Le conseil fête de famille, où le rituel et les convenances contiennent l'excitation où les rosseries passent à travers les sourires ! Et ça repart pour un tour !

C'est bien le conseil ! Faut bien des séances d'entraînement, des lieux où les pratiques sociales (morales) s'inscrivent avant qu'à dix-huit ans le prochain flirt conduise devant Monsieur le Maire et dans un F3 !

• Chut ! Faut pas le dire ! Si la bourgeoisie savait ça, elle crierait : des conseils dans toutes les classes !

• Ça nous a (m'a) fait du bien de parler. Ça va mieux. Je (nous) crois (croyons) que je serai mieux chez moi, au travail, je verrai tout ça d'une autre façon (je continuerai comme avant — ça veut dire !). Faudrait comme ça pour tous, partout, des lieux où l'on puisse parler...»

• Maintenant on va pouvoir lire le texte des correspondants !

Dès le départ tout le monde sait que le conseil ne peut aboutir à une solution. L'habitude ici existe du conflit qui se résoud en parlant. Mais le groupe admet difficilement de se casser les dents, de ne pas être productif de quelque chose de rationnellement opératoire.

Alors :

1. Il tente de fuir

a) par des jugements généraux voilant les faits ;

b) changements de sujet ;

c) attaque de Valérie.

2. Il parle de la guerre, comme ça par hasard : «La guerre, on fait semblant de se taper mais pas en vrai !» (Ça ne supprime pas les causes du conflit, les guerres ; ça opère une saignée, donc une baisse de tension.)

Un recours à des actes symboliques : la guerre, le traité de paix (on se serre la main).

Mais un groupe d'enfants («débiles» en plus !) ça ne dit que des choses sans importance ! Il faut d'autres remèdes que ça pour leur apprendre à vivre mieux !

Une fois que le prétexte a fonctionné et déclenché la tenue du conseil, le groupe-classe fonctionne comme un «groupe de base» (voir Bion) surtout ici, marqué par l'hypothèse de base de couplage et accessoirement par celle d'attaque-fuite.

Mais un groupe n'est jamais totalement recouvert par une seule instance. Interfère largement ici l'instance «groupe de travail», dont le leader est Katia et probablement, dans l'ombre, l'instituteur.

Le problème qui reste posé, après ces observations qui peuvent rendre plus clairs les mécanismes de fonctionnement du groupe, est celui de savoir comment, dans et hors du conseil, le groupe de travail, en tant qu'instance, manipule le groupe de base. Pour le résoudre, il faudrait une monographie de plusieurs jours de classe.

On peut émettre les hypothèses suivantes :

• Les conseils extraordinaires sont des parenthèses closes autour de ce qu'il est convenu d'appeler des «problèmes de groupe». Ils déblayent le terrain, rendent disponible pour l'écoute ou le travail, résolvent les conflits et on entend en sourdine : «Pour passer aux choses sérieuses», celles exprimées par l'institution : la correspondance, le journal, la production...

• L'organisation autour des conseils permettrait-elle la distillation de l'énergie : la pure libidinale cristallisée en des lieux pour ça, s'exprimant et s'étouffant sans éclaboussure, la productrice libérée de sa pesanteur s'organisant et se canalisant dans le reste des heures de présence... et tout ça suivant la volonté du peuple et de l'organisation scientifique du travail !

Un des aspects essentiels des problèmes qui se posent au groupe-classe n'est-il pas la conjugaison de ces deux instances et l'étude de la formation et de l'évolution de leur produit ?

Jean-Louis MAUDRIN
et le module «Genèse de la coopérative»

RAPPELS BIBLIOGRAPHIQUES

- De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle, de Oury et Vasquez, chez Maspéro et à la C.E.L.
- Qui c'est l'conseil ? de Oury et Catherine Pochet, Maspéro et C.E.L.
- Recherches sur les petits groupes, de Bion, P.U.F.
- Miloud, de Catherine Pochet, *L'Éducateur* n° 7, janvier 80, C.E.L.
- Un conseil ordinaire, de Jean-Claude Colson, *L'Éducateur* n° 11, mars 80, C.E.L.
- Conseil de coopé : qui décide ? de J.-C. Colson, *L'Éducateur* n° 14-15, juin 80, C.E.L.
- Christian ou le sevrage de la grand-mère, de René Laffitte, *B.T.R.* n° 38, C.E.L.